

ARNALDUR
INDRIDASON

**LE LAGON
NOIR**

UNE ENQUÊTE
DE L'INSPECTEUR ERLENDUR

« Le prince du polar islandais
met nos nerfs à vif. Un délice. »

Version femina

Arnaldur Indridason est né à Reykjavik en 1961, où il vit actuellement. Diplômé en histoire, il a été journaliste et critique de cinéma. Il est l'auteur de romans policiers, dont plusieurs best-sellers internationaux, parmi lesquels *La Cité des Jarres*, paru en Islande en 2000 et traduit dans plus de vingt langues (prix Clé de verre du roman noir scandinave, prix Mystère de la critique 2006 et prix Cœur noir), *La Femme en vert* (prix Clé de verre du roman noir scandinave, prix CWA Gold Dagger 2005 et Grand Prix des lectrices de « Elle » 2007), *La Voix*, *L'Homme du lac* (Prix du polar européen 2008), *Hiver arctique*, *Hypothermie* et *Opération Napoléon*.

Arnaldur Indridason

LE LAGON NOIR

ROMAN

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*

Éditions Métailié

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Kamp Knox

Publié en accord avec Forlagid, www.forlagid.is

© Arnaldur Indridason, 2014

ISBN 978-2-7578-6272-8

© Éditions Métailié, 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

«Ne sommes-nous pas tout bêtement
à leurs yeux un gigantesque quar-
tier de baraquements militaires ? Un
immense... Camp Knox.»

Erlendur Sveinsson,
commissaire à la Criminelle

1

Un vent violent soufflait sur la lande de Midnesheidi. Venu du nord et des hautes terres désertes, il franchissait les eaux agitées du golfe de Faxafloi, puis se précipitait, glacial et mordant, sur les ondulations du paysage, saupoudrant d'une fine couche de neige les plantes rases, transies et prostrées, qui dépassaient à peine des roches et des blocs de pierre. La végétation à la merci de la mer et du vent du nord livrait une lutte incessante. Seules les plantes les plus endurcies parvenaient à survivre ici. La clôture dépassant de l'étendue désolée délimitait le périmètre de la base militaire américaine et sifflait sous l'effet des bourrasques qui s'abattaient sur les murs gigantesques du hangar à avions, au sommet de la lande. Le vent redoublait d'intensité aux abords du bâtiment, comme exaspéré par cet obstacle, puis continuait sa route à travers la nuit.

Ses hurlements résonnaient dans l'immense construction, l'une des plus grandes d'Islande. Cette dernière abritait les avions radar et d'autres avions militaires, des F-16 et des Hercules, ces gigantesques cargos. On y assurait la maintenance de la flotte aérienne des troupes affectées à l'aéroport de Keflavik. Des treuils fixés à des axes qui couraient le long du plafond servaient à déplacer les pièces détachées. Structure d'acier d'une

superficie de 17 000 mètres carrés, le hangar tournait le dos au nord et ses deux portes, orientées à l'est et à l'ouest, avaient l'envergure des plus gros avions du monde. La hauteur de plafond était vertigineuse, équivalente à celle d'un bâtiment de huit étages. C'était la clef de voûte de l'activité de la 57^e division aéroportée de l'armée américaine basée sur la lande de Midnesheidi.

En ce moment, le hangar fonctionnait au ralenti. On y installait un nouveau système anti-incendie. À l'extrémité nord, aussi gigantesque que tout le reste, un échafaudage spécialement renforcé atteignait le plafond où on installait le long des poutres d'acier des tuyaux équipés de puissants sprinklers à quelques mètres d'intervalle.

Placé sur des roues qui le rendaient mobile, c'était un assemblage de petites plateformes, équipé en son centre d'un escalier qui montait jusqu'au plafond où travaillaient les plombiers et leurs apprentis. Tuyaux, écrous et combinaisons de travail s'entassaient au sommet, ainsi que des caisses à outils, des pinces de toutes tailles et de toutes sortes, propriétés des artisans islandais venus travailler ici. La plupart des chantiers entrepris sur le périmètre de la base militaire étaient confiés à des locaux.

Le silence régnait à l'exception des lamentations du vent. Tout à coup, on entendit comme un souffle au sommet de l'échafaudage. Un tuyau atterrit en bas et rebondit avec fracas. Puis, un second souffle, plus mat, se fit entendre et un corps s'abattit sur le sol. L'impact s'accompagna d'un étrange bruit sourd et étouffé, comme si un gros sac de toile était tombé du plafond. Enfin, le silence revint et il n'y eut plus que les hurlements du vent.

Ces plaques la démangeaient si fort par moments qu'elle aurait voulu se les arracher avec ses ongles et se gratter jusqu'au sang.

Apparues à l'adolescence, elles ressemblaient à de l'eczéma en plus épais. Elle ignorait pour quelle raison elle souffrait de cette infirmité. Son médecin lui avait parlé de division plus rapide des cellules cutanées et de divers processus à l'origine de ces plaques rouges en relief et des écailles blanches qui se desquamaient. La maladie, principalement localisée sur les coudes, les bras et les jambes, s'attaquait également au cuir chevelu, ce qui était le pire. On lui avait prescrit toutes sortes de médicaments, de crèmes et d'onguents qui permettaient parfois d'atténuer les démangeaisons.

Son médecin lui avait récemment parlé d'un endroit situé sur la péninsule de Reykjanes. Ceux qui souffraient d'affections cutanées savaient qu'on trouvait là-bas, à proximité de la centrale géothermique, un petit lagon dont l'eau chargée de silicates possédait des vertus apaisantes. Les indications de son médecin lui avaient permis de trouver sans peine ce lagon aux eaux bleutées et laiteuses qui s'étendait sur le champ de lave tapissé de mousse. Il lui avait fallu un moment pour l'atteindre, mais dès qu'elle s'était allongée dans l'eau

soyeuse et s'était appliqué la boue déposée au fond, elle avait ressenti un certain bien-être et les démangeaisons s'étaient estompées. Elle avait aimé s'enduire le corps, le visage, les cheveux et les membres avec cette boue d'un blanc grisâtre, persuadée qu'elle se sentirait mieux, et avait immédiatement su qu'elle reviendrait là.

Elle y était ensuite retournée régulièrement, chaque fois avec impatience. Elle posait ses vêtements sur la mousse. Comme il n'y avait aucune installation permettant de se changer, elle se tenait sur ses gardes, n'ayant pas envie d'être vue. Elle enfilait son maillot de bain sous ses vêtements avant de quitter son domicile et emportait une grande serviette pour se sécher.

Le jour où elle découvrit le cadavre, elle s'était allongée dans l'eau laiteuse, enveloppée par une délicieuse sensation de chaleur et de bien-être, et avait commencé à étaler la boue déposée au fond dans l'espoir que les silicates et ces autres choses mentionnées par son médecin, les minéraux et les algues présents dans l'eau, la soulageraient. Non seulement cette eau et la boue atténuaient les démangeaisons, mais l'endroit lui-même, niché au creux des champs de lave, était paisible et particulièrement beau. Elle prenait un plaisir intense à chaque instant passé ici. Le lagon n'était jamais très profond, elle s'y déplaçait en poussant sur ses jambes, heureuse dans sa parfaite solitude.

Elle s'apprêtait à rejoindre la rive quand elle aperçut à la surface une forme qu'elle prit d'abord pour une chaussure. Pensant que quelqu'un l'avait jetée là, elle fut envahie par une colère subite mais, quand elle s'approcha pour la sortir, elle découvrit avec terreur que cette chaussure qui flottait n'était que la partie émergée d'une masse bien plus importante.

La salle d'interrogatoire de la prison de Sidumuli était exigüe et déplaisante avec ses chaises inconfortables. Aucun des deux frères ne voulait coopérer : une fois encore, les choses s'éternisaient, ce qui ne surprenait pas Erlendur. Les deux frères, Ellert et Vignir, avaient été placés en détention préventive quelques jours plus tôt.

Ce n'était pas la première fois qu'ils avaient affaire à la police pour contrebande d'alcool et trafic de stupéfiants. Ils étaient sortis de la prison de Litla-Hraun deux ans plus tôt, mais leur période d'incarcération n'avait pas suffi à les remettre dans le droit chemin. Apparemment, ils avaient simplement repris leurs anciennes activités qu'on les soupçonnait d'ailleurs d'avoir poursuivies depuis leur cellule elle-même. Voilà pourquoi ils subissaient cet interrogatoire.

Une dénonciation anonyme avait mené la police à les placer à nouveau sous surveillance et, pour finir, on avait appréhendé Vignir avec vingt-quatre kilos de haschich dans une remise à pommes de terre, tout près de la ferme de Korpulfsstadir. On avait également trouvé dans la cache deux cents litres de vodka américaine en bidons d'un gallon, et un certain nombre de caisses contenant des cigarettes. Vignir niait connaître l'existence de ce magot, il affirmait qu'on lui avait tendu un piège pour l'attirer jusqu'à cette remise, une personne dont il refusait de dévoiler l'identité lui avait confié la clef en lui disant qu'il pouvait s'y approvisionner en pommes de terre.

La police les avait pris en filature pendant quelques jours avant d'agir. En fouillant leur domicile, on avait découvert des dérivés du cannabis destinés à la vente. Les frères n'avaient pas beaucoup affiné leurs méthodes, les conditions de leur précédente arrestation,

quelques années plus tôt, étaient pour ainsi dire identiques. Ces deux hommes exaspéraient Marion, qui les trouvait aussi idiots que minables.

– Sur quel navire ces produits sont-ils arrivés en Islande ? demanda Marion d’un ton las.

Vignir entendait cette question pour la troisième fois, Erlendur la lui ayant déjà posée à deux reprises.

– Il n’y a pas de navire, dites-moi plutôt qui vous a raconté ces mensonges ? C’est ce connard d’Ellidi ?

– Et ces plaquettes de haschich, elles sont aussi arrivées par bateau, ou plutôt par avion ? poursuivit Erlendur.

– Je ne sais pas à qui appartiennent ces saletés ! Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Je n’avais jamais mis les pieds dans cette remise. J’y suis juste allé pour prendre quelques patates. Qui vous raconte toutes ces âneries ?

– Cet endroit est fermé par deux cadenas dont vous aviez les clefs. Et vous voulez nous faire avaler que vous ne saviez rien ?

Vignir gardait le silence.

– On vous a pris la main dans le sac, reprit Marion. Vous êtes sans doute vexé, mais c’est comme ça. Vous n’avez qu’à l’accepter. Arrêtez votre cirque et nous pourrons rentrer chez nous.

– Ce n’est pas moi qui vous retiens ici, ironisa Vignir. Vous pouvez vous casser, ça ne me gênera pas !

– Vous avez raison, convint Marion. On ferait sans doute mieux de laisser tomber.

– Qu’est-ce qui vous fait croire qu’Ellidi vous veut du mal ? interrogea Erlendur.

Il savait qu’Ellidi avait parfois fait des coups avec les deux frères ou travaillé pour eux. Il revendait leur came, procédait aux encaissements et menaçait les mauvais

payeurs. Cet homme violent avait été plusieurs fois condamné pour agression.

– Donc, c’est bien lui ? rétorqua Vignir.

– Non, nous ignorons qui vous a dénoncés.

– Ben voyons !

– Ellidi est votre ami, non ? demanda Erlendur.

– C’est un crétin.

La porte de la salle d’interrogatoire s’ouvrit tout à coup et un collègue de la Criminelle passa la tête dans l’embrasure, demandant à parler à Marion qui le suivit dans le couloir.

– Que se passe-t-il ?

– On a découvert un cadavre, répondit son collègue. Sur la péninsule de Reykjanes. À côté de la centrale géothermique de Svartsengi.

La jeune femme d'une trentaine d'années qui avait découvert le corps leur expliqua immédiatement qu'elle souffrait de psoriasis en leur dévoilant les plaques de peau desséchée sur son avant-bras et son coude pour confirmer ses dires. Quand elle voulut leur montrer les lésions sur son cuir chevelu, Marion l'arrêta, considérant qu'ils en avaient assez vu. Cette femme tenait beaucoup à ce que le rapport de police fasse état de sa maladie, qui justifiait sa présence en ce lieu isolé, improbable, où elle avait découvert le corps.

– Je suis toujours seule quand je viens ici, expliqua-t-elle à Marion. Certains connaissent cet endroit, on m'a dit que d'autres y venaient, mais je n'y ai jamais croisé personne. Il n'y a même pas une cabine où on pourrait se changer ni rien de ce genre. Mais l'eau est délicieuse, la température idéale et ça fait un bien fou de s'y plonger.

Assise avec Marion et Erlendur dans un véhicule de police, elle leur expliqua comment elle avait trouvé le cadavre. Marion était à côté d'elle sur la banquette arrière et Erlendur au volant. Le périmètre alentour était envahi par d'autres véhicules de police, une ambulance, des collègues de la Scientifique et deux photographes dépêchés par les journaux. La nouvelle de la découverte

s'était déjà répandue. Il n'existait aucune route pour accéder directement au lagon qui s'était formé trois ans plus tôt, à cause de l'activité de la Compagnie d'énergie géothermique de la péninsule de Sudurnes à Svartsengi. On apercevait au loin la centrale géothermique illuminée dans la nuit hivernale. La femme s'était baignée sur le côté ouest du lagon qu'elle avait rejoint à pied depuis la route de Grindavik en traversant le champ de lave tapissé de mousse. Après être restée allongée environ une heure dans l'eau peu profonde, enduite de boue, elle s'était décidée à rentrer. Les jours étant très courts, la nuit commençait déjà à tomber et elle ne voulait pas traverser le champ de lave dans le noir comme lors de sa dernière visite où elle avait eu du mal à retrouver sa voiture.

– Je me suis levée et... j'ai toujours trouvé cet endroit magnifique, même s'il a quelque chose d'inquiétant, avec ces champs de lave et cette vapeur qui s'élève du lagon... vous ne pouvez pas savoir comme j'ai eu peur en voyant... J'ai avancé dans l'eau. Je ne m'étais jamais aventurée aussi loin et là, j'ai aperçu cette chaussure qui flottait à la surface et le talon qui dépassait. J'ai d'abord cru que quelqu'un l'avait perdue ou jetée là. Quand j'ai voulu l'attraper, je me suis rendu compte qu'elle était bloquée alors... j'ai été assez bête pour tirer plus fort et j'ai vu qu'elle était... qu'elle était coincée autour de...

Elle s'interrompt. Mesurant à quel point la malheureuse était bouleversée, Marion préféra y aller doucement. La jeune femme avait évité de regarder le cadavre lorsqu'on l'avait transporté jusqu'à la route et elle avait du mal à raconter ce qu'elle venait de vivre. Erlendur tenta de la reconforter.

– Vous avez parfaitement réagi dans une situation difficile, assura-t-il.

– Vous ne pouvez pas savoir comme j’ai eu peur, répéta le témoin. Vous... vous n’imaginez pas ma frayeur, toute seule au milieu de ce lagon.

Une demi-heure plus tôt, Erlendur avait enfilé une paire de cuissardes qui lui montaient jusqu’à la poitrine. Il était entré dans l’eau où il avait marché jusqu’au cadavre avec deux collègues de la Scientifique tandis que Marion les observait en fumant une cigarette sur la rive. La police de Grindavik, première sur les lieux, s’était soigneusement gardée de souiller le périmètre avant l’arrivée de la Criminelle. La Scientifique avait pris des photos du cadavre, illuminant de ses flashes l’environnement lugubre. On avait contacté un homme-grenouille qui devait explorer le fond du lagon. Penché sur le corps, Erlendur avait tenté d’imaginer comment ce dernier avait pu arriver là. L’eau lui montait à la taille. Quand ses collègues de la Scientifique avaient jugé déterminer un nombre suffisant d’éléments, ils avaient sorti la victime du lagon pour la déposer sur la rive. C’est alors qu’ils avaient remarqué un détail étrange. Les membres présentaient de multiples fractures, la cage thoracique était affaissée et la colonne vertébrale brisée. Le cadavre leur pendait littéralement dans les bras.

On l’avait installé sur une civière et transporté à travers le champ de lave jusqu’à la route de Grindavik, puis transféré à la morgue de l’hôpital national, rue Baronstigur, où on le nettoierait de la boue avant de l’autopsier. Le soir était tombé. Il faisait nuit noire, mais on avait installé sur le périmètre de puissantes lampes électriques alimentées par un groupe électrogène. Leur lumière crue révélait l’état pitoyable du corps. Le visage était en bouillie, le crâne avait explosé. La tenue

vestimentaire indiquait que la victime était de sexe masculin. Elle n'avait sur elle aucun papier d'identité et on ignorait combien de temps le corps était resté immergé. La vapeur qui montait du lagon rendait l'atmosphère plus inquiétante encore. Il faisait trop sombre pour rechercher les indices d'éventuels passages suspects sur les lieux. Il faudrait attendre le lendemain.

– C'est alors que vous avez prévenu la police ? demanda Marion au témoin. Erlendur avait retiré ses cuissardes et mis le chauffage dans la voiture dont les vitres régulièrement illuminées par des faisceaux lumineux étaient envahies par la condensation. Ils entendaient des voix à l'extérieur et voyaient des ombres passer à toute vitesse.

– J'ai traversé le champ de lave au pas de course, puis j'ai pris ma voiture pour foncer au commissariat de Grindavik et je suis revenue ici avec les policiers pour leur indiquer l'endroit. Ensuite, d'autres véhicules de police sont arrivés. Et vous aussi. Ça va m'empêcher de dormir, tout ça. Je vais mettre des jours à trouver le sommeil.

– Ce genre de chose n'est pas facile à vivre, c'est sûr, dit Marion pour rassurer la jeune femme. Vous devriez demander à quelqu'un de vous tenir compagnie et lui raconter tout ça.

– Donc, vous n'avez vu personne aux abords du lagon à votre arrivée ? demanda Erlendur.

– Non, comme je vous l'ai dit, je n'ai jamais vu âme qui vive dans les parages.

– Et vous ne connaissez personne non plus qui viendrait aussi se baigner ici ? poursuivit Marion.

– Qu'est-ce qui est arrivé à cet homme ? Vous avez vu comment... ? Mon Dieu, comment ai-je pu trouver la force de regarder une chose pareille ?

– Ne vous inquiétez pas, je comprends, assura Marion.

– Cette maladie de peau, ce psoriasis, c'est très handicapant ? demanda Erlendur.

Marion lui lança un regard torve.

– Les traitements progressent, répondit la jeune femme. Mais cela reste très désagréable. Le pire, ce ne sont pas les démangeaisons, mais ces affreuses plaques sur la peau.

– Et ces bains dans le lagon sont bénéfiques ?

– J'en ai l'impression. Je ne crois pas que ce soit prouvé scientifiquement, mais c'est en tout cas ce que je constate.

Elle sourit à Erlendur. Marion lui posa quelques questions supplémentaires, puis la laissa partir. Tous trois descendirent de voiture. La jeune femme s'éloigna à pas pressés. Erlendur tournait le dos au vent du nord.

– Son visage est en bouillie et son corps dans cet état pour une raison évidente, tu ne crois pas ? dit-il à Marion.

– Tu penses qu'on l'a battu à mort ?

– Ce n'est pas ton avis ?

– Tout ce que je sais, c'est qu'il est méconnaissable. C'est peut-être délibéré, d'ailleurs. Imaginons qu'il avait rendez-vous ici avec une ou plusieurs personnes, les choses ont dégénéré et ils ont voulu le faire disparaître dans ce lagon pour l'éternité.

– Oui, ou quelque chose comme ça.

– Même si ça semble évident, cet homme n'est peut-être pas mort à la suite d'un passage à tabac. En tout cas, je n'en mettrais pas ma main à couper, reprit Marion qui avait brièvement examiné le corps lorsqu'on l'avait emmené. Pour moi, ce n'est pas un simple passage à tabac.

– C'est-à-dire ?

– J'ai vu des corps ramassés après une chute vertigineuse et celui-là me fait justement penser à ça. Ou encore après un très grave accident de la circulation. Mais on ne nous a rien signalé de tel.

– S'il s'agit d'une chute, il faut effectivement qu'il soit tombé de très haut, fit remarquer Erlendur en balayant les alentours du regard avant de lever les yeux vers la nuit noire. Ou qu'il soit tombé de là-haut, littéralement tombé du ciel.

– Pour atterrir directement dans le lagon ?

– L'idée semble ridicule.

– Je ne sais pas, répondit Marion.

– Le fait qu'il soit resté immergé un certain temps ne nous facilite pas la tâche.

– En effet.

– Donc, il n'aurait pas été battu à mort sur ce champ de lave, reprit Erlendur. Je veux dire, s'il s'agit d'une chute. Et, dans ce cas, quelqu'un l'a transporté ici pour retarder la découverte du cadavre et l'a plongé dans le lagon, dans cette espèce de boue bizarre.

– C'est une cachette comme une autre, répondit Marion.

– Surtout si le corps avait vraiment coulé au fond. Personne ne met jamais les pieds ici. À part cette femme pour son psoriasis.

– Tu ne pouvais vraiment pas éviter de lui poser des questions sur sa maladie ? reprocha Marion en regardant la voiture du témoin s'éloigner. Il faut que tu arrêtes de fourrer ton nez dans la vie privée des gens.

– Elle était bouleversée. J'essayais simplement de la rassurer un peu.

– Tu es policier, pas pasteur.

– Le corps n’aurait sans doute jamais été retrouvé si cette femme ne venait pas se baigner dans cet endroit étrange, observa Erlendur. Tu ne trouves pas... que c’est une...

– Une drôle de coïncidence ?

– Oui.

– J’ai vu plus bizarre que ça. Nom de Dieu, quel froid de canard ! s’exclama Marion en ouvrant sa portière.

– Tu sais comment s’appelle ce champ de lave ? demanda Erlendur en regardant la centrale géothermique d’où sortaient d’énormes cumulus de vapeur qui montaient vers le ciel puis se perdaient dans la nuit noire.

– Illahraun, autrement dit le Champ de lave maléfique, il s’est formé pendant l’éruption de 1226, répondit Marion, véritable encyclopédie vivante, avant de s’installer dans la voiture.

– Le Champ de lave maléfique, répéta Erlendur en ouvrant la portière du conducteur. Voilà qui est de bien mauvais augure.

Le lendemain, le légiste confirma que la mort était due à une chute vertigineuse plutôt qu'à un passage à tabac. Incapable de se prononcer sur le nombre des fractures, il supposait que la victime était tombée de plusieurs dizaines de mètres. Les fractures indiquaient qu'elle n'avait pas atterri sur ses jambes, pas plus qu'elle n'avait tenté de mettre ses mains en avant pour amortir l'impact. L'examen clinique laissait penser qu'elle avait atterri à plat ventre sur une surface extrêmement dure. Dès les premiers examens, le médecin avait conclu qu'il était peu probable que l'homme soit tombé depuis l'une des falaises de la péninsule de Reykjanes. Le corps avait heurté de plein fouet une surface plane. En outre, le légiste n'avait décelé aucun indice prouvant que l'homme s'était rendu au bord de la mer ou à la montagne. En tout cas, ses vêtements n'en portaient aucune trace. Il portait un jean, une chemise, un blouson en cuir, et avait aux pieds une paire de ces bottes américaines en cuir martelé au bout effilé et talons hauts qu'on appelle des santiags.

– Dans quel borbier êtes-vous allés pêcher ce malheureux ? interrogea le légiste en les regardant à tour de rôle. Je n'ai jamais vu une chose pareille.

Penché en avant, maigre, les cheveux blancs et l'air usé, le médecin n'allait plus tarder à prendre sa retraite. Il examinait le corps derrière ses grosses lunettes à monture d'acier et avait enfilé un tablier par-dessus sa blouse. Le cadavre reposait sur la table de dissection, éclairé par la lumière blafarde de puissantes ampoules. Des scalpels et des pinces reposaient sur un petit plateau. La pièce sentait le formol, le détergent et les corps disséqués. Erlendur n'aimait pas cet endroit et savait que jamais il ne s'habituerait à l'odeur et à l'atmosphère de mort qui y planait. Il s'efforçait de ne pas trop regarder le corps. La carapace plus épaisse, Marion ne se laissait pas impressionner par cet environnement aseptisé et les prélèvements divers qui encombraient la table de dissection.

– On l'a découvert dans le bassin d'écoulement des eaux de la centrale géothermique de Svartsengi. Cela explique la boue grisâtre qui le recouvrait. On dit que cette boue a des vertus thérapeutiques, expliqua Marion.

– Des vertus thérapeutiques ? s'étonna le légiste.

– Elle soulagerait les personnes souffrant de psoriasis.

– Décidément, on en apprend tous les jours, commenta le médecin.

– Avez-vous décelé des traces indiquant qu'il souffre de cette maladie ?

– Non, Marion, cet homme n'est pas allé là-bas pour soigner son psoriasis.

– Peut-on imaginer qu'il soit tombé d'un avion directement dans le lagon ?

– D'un avion ?

– Ce n'est qu'une idée parmi d'autres. Étant donné son état, la chute était sans doute vertigineuse.

– Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est tombé de très haut et qu'il s'est écrasé sur une surface plane et très dure, reprit le médecin, quant à cette idée d'avion, disons que je ne l'exclus pas.

– Pouvez-vous nous dire combien de temps le corps est resté immergé ? demanda Marion.

– Pas très longtemps. Peut-être deux ou trois jours. Comme je viens de vous le dire, je suppose que la mort a été instantanée. Je dirais que le décès remonte à environ trois jours, enfin, quelque chose comme ça. Il faudrait que je creuse un peu la question pour le vérifier, mais pour l'instant c'est ma conclusion.

– Il ne porte pas d'alliance, observa Erlendur en jetant un regard furtif en direction du mort. Et son annulaire ne présente aucune trace laissée par une bague ?

– Non, je n'ai rien trouvé de tel, répondit le légiste. D'ailleurs, je n'ai rien trouvé sur lui, ni clefs ni portefeuille. Nous n'avons aucun élément nous permettant de l'identifier. Ses vêtements ont déjà été confiés à la Scientifique. Le corps ne révèle aucune cicatrice laissée par un accident ou une opération et il n'a aucun tatouage.

– Quel âge a-t-il ?

– C'est un homme dans la force de l'âge, je dirais la trentaine. Il mesure un peu moins d'un mètre quatre-vingts, il est bien portant, svelte et musclé, ou disons plutôt qu'il l'était, le pauvre. Personne ne vous a contacté pour vous signaler la disparition de cet homme, n'est-ce pas ?

– Non, répondit Erlendur. Non, personne ne s'est manifesté. En tout cas, la police n'a reçu aucun appel.

– Et personne n'a assisté à sa chute ?

– Non, pour l'instant, nous sommes dans le noir complet.

– Et si c'était un accident de la circulation ? glissa Marion. Cette hypothèse est envisageable ?

– À mon avis, on peut l'exclure, le corps ne présenterait pas ce genre de lésions, répondit le légiste en remontant ses lunettes qui avaient glissé sur son nez. Il me semble qu'on doit s'en tenir à cette idée de chute vertigineuse. Et comme je vous l'ai dit, je n'ai pas l'impression qu'il ait fait quoi que ce soit pour amortir le choc. Il s'est fracassé sur le sol à plat ventre, à l'horizontale. Je ne sais pas si ce détail est susceptible de vous aider. Sans doute n'a-t-il pas eu le temps de placer ses mains en avant. Ou alors, il n'a pas voulu le faire. Étant donné la hauteur, la vitesse du corps au moment de l'impact était phénoménale.

– Mais s'il n'a pas mis ses mains en avant et qu'il s'est fracassé sur le sol à plat ventre comme vous le dites... cela n'implique-t-il pas qu'il s'agit d'un suicide ? interrogea Erlendur.

– C'est une hypothèse, répondit le médecin en remontant à nouveau ses lunettes sur son nez. Je ne sais pas. Enfin, vous ne devriez pas négliger cette piste.

– Je trouve ça plutôt tiré par les cheveux, observa Marion. Dans ce cas, qui avait intérêt à cacher le corps ?

– Pour l'instant, j'examine ces fractures, reprit le légiste. Il faut que je les analyse de plus près, ce que je ferai dès que vous me laisserez travailler en paix.

La Scientifique ne fut pas en mesure de relever le moindre indice sur les mousses du champ de lave entre la route de Grindavik et le lagon d'Illahraun. La couche de neige tombée la nuit suivant la découverte du corps avait recouvert toute trace éventuelle. L'homme-grenouille déclara qu'il n'avait rien trouvé non plus dans les dépôts de boue. Les conditions de plongée

étaient difficiles, il ne voyait pratiquement rien dans cette eau opaque. On lança un appel à témoins, priant les automobilistes qui avaient emprunté la route de Grindavik les jours précédents de contacter la police. On espérait que quelqu'un ait remarqué la présence d'une voiture dans les parages, mais personne ne se manifesta.

Le chef de la Scientifique, la soixantaine bien sonnée, salua Erlendur. Il avait devant lui les vêtements de la victime : caleçon, jean, chemise à carreaux, chaussettes, veste en cuir, sans oublier les bottes de cowboy. La Scientifique se trouvait au dernier étage du quartier général de la Criminelle, dans un immeuble de Kopavogur où elle avait récemment emménagé, quittant la rue Borgartun au moment de la création de la police criminelle d'État pour s'installer dans ce quartier qui ressemblait surtout à une zone industrielle.

Sorti des rangs de la police de proximité, Erlendur n'était à la Criminelle que depuis deux ans et continuait à se familiariser avec ses collègues et leurs méthodes de travail. Il avait surtout enquêté avec Marion Briem qui figurait parmi les membres les plus anciens de l'équipe et l'avait encouragé à poser sa candidature à un poste dans le service. Au bout de quelques années, fatigué de ses patrouilles en ville, il s'était décidé à contacter Marion.

– Ah, enfin ! Vous saviez bien que vous finiriez par nous rejoindre un jour ou l'autre, avait commenté Marion.

Erlendur ne pouvait nier que le travail d'investigation l'intéressait. Il en avait d'ailleurs eu un aperçu quand il s'était passionné, pour des raisons personnelles, pour le décès d'un clochard retrouvé noyé dans les anciennes tourbières de Kringlumyri. Alors simple

flic, il connaissait la victime et avait fini par découvrir que cette dernière avait été assassinée. Marion avait beaucoup apprécié la manière dont il avait élucidé cette affaire seul et l'avait vivement encouragé à rejoindre la Criminelle. Il lui avait fallu trois ans pour écouter ce conseil. Et Marion avait raison : au fond, il savait depuis toujours qu'il finirait par rejoindre ses rangs.

La Scientifique avait soigneusement analysé la boue des vêtements de la victime et les indices qu'ils contenaient, cheveux, poils ou particules de crasse, avaient été examinés avec la plus grande attention.

– Mais ça se résume surtout à cette boue, observa le collègue. Je suppose qu'on l'a mis dans ce borbier pour masquer certaines choses.

– Sur le cadavre lui-même ?

– Eh bien, cette boue et ces quelques indices ne nous apprennent rien. La tenue vestimentaire nous en dit un peu plus. Tous les vêtements sont américains. Le jean est d'une marque très connue, de même que le blouson en cuir. La chemise ne porte aucune étiquette et pourrait très bien avoir été achetée à Vinnufatabudin, la boutique spécialisée dans les tenues de travail, située sur Hverfisgata. Le caleçon est également de fabrication américaine. Les chaussettes ne nous apprennent rien si ce n'est qu'elles sont noires et qu'il les a peu portées. Le blouson est plus ancien et plus usé que le reste, on le voit surtout aux coudes, expliqua-t-il, joignant le geste à la parole. Puis, il y a ça, poursuivit-il en tendant à Erlendur l'une des bottes. Elles pourront peut-être nous mettre sur une piste. Elles sont en cuir et presque neuves. Je ne crois pas qu'on en trouve partout. Le personnel des magasins de chaussures pourrait peut-être les reconnaître et même se rappeler qui les a achetées. On ne voit pas beaucoup de gens avec ce

genre de bottes aux pieds. En tout cas, peu d'Islandais. Nous sommes en train de les examiner de plus près au cas où elles révéleraient des indices sur les endroits qu'il fréquentait, mais je crains que la boue du lagon n'ait tout effacé.

Erlendur scruta la botte en cuir brun. La semelle était peu usée et le cuir repoussé couvrant la cheville dessinait une corde de pendu. Il regarda à nouveau les vêtements, le jean et la chemise à carreaux.

– Vous savez où ces bottes ont été fabriquées ?

– En Louisiane, elles portent une étiquette à l'intérieur.

– Tout ça semble vraiment très américain, vous ne trouvez pas ?

– Peut-être que la victime a récemment séjourné aux États-Unis. C'est tout à fait possible, répondit le chef de la Scientifique.

– Ou qu'elle est de nationalité américaine, suggéra Erlendur.

– Et pourquoi pas ?

– Quelqu'un qui vivait à la base militaire ?

Le chef de la Scientifique haussa les épaules.

– Pas forcément, mais il n'y a aucune raison d'exclure l'hypothèse.

– Il vit cinq à six mille Américains sur la lande de Midnesheidi, des militaires et leurs familles, c'est bien ça ?

– Oui, je crois. Mais on ne peut pas vraiment dire que ce lagon soit à proximité immédiate, enfin, il est assez proche tout de même pour que vous preniez également en compte leur base dans votre enquête.

Erlendur n'était pas allé dans cette rue depuis longtemps. Il ne parvenait pas à chasser de ses pensées cette jeune fille, Dagbjört, qui y avait vécu autrefois. Il avait découvert son histoire quelques années plus tôt et elle revenait régulièrement le hanter. Elle avait disparu un matin, il y avait maintenant vingt-cinq ans. Personne n'avait jamais su ce qui lui était arrivé. Erlendur avait trouvé des rapports d'enquête concernant cette affaire au début de sa carrière. La jeune fille avait quitté son domicile dans le quartier ouest pour se rendre à l'École ménagère et elle avait disparu sans laisser de traces, comme si la terre l'avait engloutie. Erlendur avait souvent parcouru le chemin qu'elle empruntait tous les jours pour se rendre à l'école, longeant Kamp Knox, une zone de baraquements militaires construits pendant la guerre, remontant le boulevard Hringbraut et prenant la direction du lac de Tjörninn après être passée le long du stade de Melavöllur et du vieux cimetière de la rue Sudurgata. Cette disparition n'était pas un cas unique, mais pour une raison quelconque, elle avait interpellé Erlendur qui s'était plongé dans les rapports de police, les coupures de journaux, avait exploré tous les itinéraires possibles entre le domicile de la jeune fille et l'école qu'elle fréquentait. Il avait parfois envisagé

d'interroger ceux qui l'avaient connue, ses proches et ses amis, mais s'en était abstenu et n'avait jamais véritablement enquêté. De longues années avaient passé depuis, tout portait à croire que Dagbjört s'était suicidée, pourtant elle continuait de hanter les pensées d'Erlendur, malgré ses efforts pour l'éloigner et oublier cette affaire. Elle l'habitait comme un revenant et semblait s'arranger pour qu'un détail ou un autre vienne régulièrement la rappeler à son souvenir.

Cette fois, c'était la rubrique nécrologique qui s'était chargée de le faire. Ce matin même, il avait lu dans les journaux deux articles publiés en mémoire de son père. Sa mère était morte quelques années plus tôt. Les nécrologies mentionnaient toutes deux la disparition sans toutefois s'appesantir. L'une d'elles était rédigée par un collègue du père qui le décrivait comme un compagnon de travail fiable et honnête, joyeux à ses heures, bien que très affecté par la perte de sa fille. Le second article, écrit par la sœur du défunt, évoquait leur enfance commune, précisait qu'ils étaient issus d'une famille nombreuse et unie, mais que son frère et sa belle-sœur avaient d'une manière incompréhensible perdu cette jeune fille qui était leur rayon de soleil. Décelant entre les lignes une amertume toujours vive, Erlendur avait compris que le temps avait échoué à atténuer la douleur. Comme il échouait le plus souvent.

Il était presque minuit quand Erlendur quitta enfin la rue pour rentrer chez lui. Il avait remarqué que la maison était vide et vu à la fenêtre de la cuisine qui donnait sur la rue un écriteau de mise en vente installé par une agence immobilière. Les propriétaires avaient déjà quitté les lieux. Le vent du nord soufflait encore et les prévisions n'annonçaient aucun changement pour les jours suivants. La poudreuse balayait le trottoir.

Erlendur resserra un peu plus son manteau en quittant la rue.

Il était resté avec Marion au bureau jusque tard le soir afin de travailler sur l'enquête concernant l'homme du lagon. Un peu plus d'une journée s'était écoulée depuis la découverte du corps, mais personne ne s'était manifesté ni n'avait reconnu le signalement aussi précis que possible publié dans les journaux. La victime semblait n'avoir ni famille ni amis. Marion s'accordait une pause sur son vieux canapé lorsque Erlendur était revenu de son entrevue avec le chef de la Scientifique. Ce canapé avait été déménagé de la rue Borgartun, ancien quartier général de la police, alors placée sous l'autorité directe du procureur.

– Un Américain ?! avait éructé Marion quand Erlendur lui avait relaté sa conversation.

– C'est une simple hypothèse.

– Un soldat ?

Erlendur avait haussé les épaules.

– Cette base abrite également l'aéroport international de Keflavik. Il peut très bien être descendu d'un avion et arrivé de n'importe où. Ce que je veux dire, c'est que cet homme n'est pas forcément islandais. En outre, rien ne permet d'affirmer qu'il n'a pas été balancé dans le lagon depuis un avion qui aurait décollé de Reykjavik ou d'ailleurs, y compris de la base militaire.

– Et où te mènent toutes ces suppositions ?

– Nous devrions peut-être nous intéresser aux appareils qui ont survolé cette zone ces derniers jours. Et aussi aux vols privés. Peut-être devrions-nous envoyer une requête à la base pour savoir s'il ne leur manque personne.

– Parce qu'il portait des santiags ? avait ironisé Marion.

– Tous ses vêtements ou presque sont de marque américaine. Évidemment, on peut acheter la plupart de ces trucs dans les magasins à Reykjavik, je reconnais que ça ne prouve rien.

– En effet, qu'avons-nous d'autre ?

– La proximité de la base.

– Si je comprends bien, tu établis un lien entre ces vêtements fabriqués en Amérique et la base militaire, puis tu en déduis que la victime est un soldat américain ? Tu ne trouves pas que tes arguments sont plutôt maigres ?

– Sans doute, avait concédé Erlendur. Mais quand on pense à l'origine de ces vêtements et à la proximité de la base par rapport au lagon, il ne me semble pas anormal d'envoyer ce genre de requête aux autorités militaires. Si cet homme avait été découvert à Raufarhöfn, je ne me poserais sûrement pas la question en ces termes. Il y a des chances pour qu'un soldat de la base manque à l'appel.

– Rien ne les oblige à nous en informer s'ils ne le souhaitent pas.

– En tout cas, nous aurons au moins exploré cette piste.

– Tu ne crois pas qu'ils sont déjà au courant de la découverte du corps ?

– Si, évidemment.

– Ils nous contacteraient sans doute si un de leurs hommes avait disparu, non ?

– Peut-être, avait concédé Erlendur. Je ne sais pas. Je ne sais pas comment raisonnent ces gens-là. Je crois qu'ils font ce qu'ils veulent sans trop se soucier de nous.

– Ces gens-là ? avait sursauté Marion, remarquant le ton méprisant d'Erlendur. Tu es contre l'armée ?